

L'enjeu topologique des différentes formes du rien¹

Je ne partirai ni de la pathologie du patient, ni de la mathématique topologique, mais bien du travail de celui qui entend ou n'entend pas.

Mon exposé progressera en plusieurs étapes jusqu'à la question d'une clinique borroméenne du clinicien (et non du malade). C'est l'explication, le dépliage de la psychanalyse qui implique cette division en plusieurs étapes ; ces différents degrés dans l'explicitation de la psychanalyse ont une fonction essentiellement didactique. Mais aussi la psychanalyse n'est rien sans cette didactique qui progresse pas à pas.

Première étape : je partirai de quatre phénomènes cliniques, quatre réflexions premières repérables dans toute psychanalyse. Deuxième étape : j'en déduirai les quatre formes de l'objet a. Troisième étape : je les mettrai en correspondance à quatre types de topologie. Quatrième étape : je tenterai de montrer comment ces quatre types de topologie jouent en fonction de la clinique borroméenne.

| | | | |
|------------|----------------|----------------|----------------------|
| Répétition | Inconscient | Pulsion | Transfert |
| Objet oral | Objet anal | Objet scopique | Objet vocal |
| Tore | Coupure | Cross-cap | Chaines et noeuds |
| Faux trou | Huit intérieur | Nœud borroméen | Nœuds à quatre, etc. |

*

Quatre réflexions premières

1. Le dire de l'analysant raconte son histoire. Tout est dans la première séance, voire le premier mot, dit-on. Et puis, il ne fera que répéter la même chose. N'empêche qu'il répète toujours différemment. C'est après avoir fait un premier tour de son histoire, qu'il reprend. Est-ce parce que l'analyste pourrait ne pas avoir bien compris ? Pas seulement ; c'est d'abord l'analysant qui n'a pas bien compris. La question de cette répétition de

¹ À partir des différentes formes de l'objet a (quatre), telles qu'elles sont rencontrées dans la clinique psychanalytique générale, je tenterai de montrer comment s'imposent différents types d'approches topologiques (respectivement 1 le tore, 2 la coupure, 3 le cross-cap et 4 la topologie des noeuds). Comment les trois premières approches se situent-elles dans la perspective de la quatrième (la clinique borroméenne) ?

l'identique ou du différent persistera jusqu'à la fin de l'analyse. Sans d'ailleurs trouver ce point central, roc identique, noyau pathogène identique à lui-même qui permettrait de justifier la multiplicité des répétitions. C'est tout au long de l'analyse que se posera la question : ce que l'analysant dit, ne l'a-t-il pas déjà dit ? Ou est-ce différent ? « Je vous l'ai déjà dit » ; oui, bien sûr, mais ce n'était pas ça, pas encore ça. Et ainsi de suite. Identité et différence, peut-être. Mais il est impossible de séparer l'un de l'autre. Identité ou différence, la question non résolue ouvre un champ de réflexion entre ce qui serait l'Un (Y a d'un) et l'Autre.

2. Le dire de l'analysant fait *coupure* dans un champ toujours déjà là qui peut être supposé à l'analyste, mais pas nécessairement. « Vous allez penser que..., mais je ne suis pas d'accord ». « J'étais en train de penser que..., mais cette pensée est contrée par telle idée incidente ». Il apparaît d'emblée un conflit entre deux pensées contradictoires, entre deux décisions à prendre, entre oui et non, entre parler et se taire. L'association libre est faite pour faire apparaître le conflit, non sans la tentative de la résoudre, de trouver un accord. Dans la majorité des cas (et c'est de loin le meilleur des cas), le conflit ne se supprime pas ; il reste le champ d'une réflexion entre l'accord et le conflit. Va-t-il se mettre à parler ou continuer à se taire ? Oui, il sort une perle, mais ça n'empêche pas qu'il continuera à se taire jusqu'à la fin de l'analyse. Telle personne du rêve, est-ce sa mère ou n'est-ce pas sa mère ? La dénégation prouverait que c'est sa mère, mais ça n'empêche pas que la question de sa mère/non mère continuera à la travailler jusqu'à la fin de l'analyse. Conflit thèse/antithèse peut-être. Mais le conflit n'aboutit pas à la synthèse. On reste dans un champ de réflexion entre le conflit et l'accord.

3. L'analysant parle ou se tait à propos de lui, de son intérieur ou à propos de sa réalité, de son extérieur. Ce qui apparaît comme venant d'un psychique intérieur n'est-il pas purement déterminé par l'extérieur, y compris les mécanismes chimiques et électriques qui déterminent le fonctionnement du corps ? Le dit de l'analysant relève-t-il d'un intérieur qui lui est propre ou n'est-ce que la queue de comète d'un discours social, familial qui lui est parfaitement extérieur ? L'analysant a manqué sa séance en raison d'une grève générale. Circonstance apparemment indépendante de sa volonté, mais cette grève générale n'est-elle pas en résonance avec sa propre vie pulsionnelle, qu'elle soit en grève ou pas. Le corps du parlant n'est pas réductible à l'ensemble des mécanismes biochimiques ; il s'agit du corps vivant, du corps pulsionnel ; le minimum requis pour comprendre ce corps c'est de le prendre comme psychosomatique, non pas au sens du constat d'une déficience de l'explication mécanique qui fait que je cherche une explication dans le psychisme, mais au sens de la pulsion comme exigence de travail du fait que l'intérieur psychique est conditionné par l'extérieur somatique. Comment comprendre la pulsion qui nous affecte ? Comme un procès dont le centre serait le soma et qui diffuserait vers le psychique ? Ou comme un procès dont le centre serait le psychique et qui diffuserait vers le soma ? Je ne sais où est l'intérieur et où est l'extérieur ; et la pulsion n'est rien d'autre que l'exigence de travail qui articule cet embarras, qui articule le sujet psychique et sa demande somatique. La pulsion est un champ de réflexion entre l'intérieur et l'extérieur.

4. Enfin, l'analysant vient parler à quelqu'un, non pas simplement à une personne très concrète, mais aussi à un analyste avec un mystérieux désir d'analyse. Le désir de guérir ? Le désir de faire une bonne analyse ? Tout aussi suspect. Quelles que soient les colorations qu'on donne à ce désir de l'analyste, la question est beaucoup plus fondamentale : quelle est la répartition des rôles dans cette question du désir d'analyse ?

Prenons le désir d'analyse comme désir de guérir : s'agit-il du désir d'être un bon guérisseur chez l'analyste, comme matière qui trouve à se satisfaire dans chez un patient compliant, qui donne forme à ce désir ? Ou s'agit-il d'une souffrance de l'analysé comme matière qui trouve à prendre une forme un peu plus heureuse grâce à l'analyste ? Prenons le désir d'analyse comme désir de faire une bonne analyse : s'agit-il du désir de diriger une bonne analyse chez l'analyste, ou du désir de l'analysant d'avoir passer brillamment par le processus ? Plus généralement le désir d'analyse moteur se trouve-t-il chez l'analyste ou chez l'analysant ? En tout cas, l'analyste se gardera bien de prendre en charge la matière qui se trouve charriée dans l'analyse : « Je ne te le fais pas dire. » N'est-ce pas là le minimum de l'intervention interprétative ? » Il s'agira donc de maintenir l'équivoque entre « Tu l'as dit » et « Je le prends d'autant moins à ma charge que, chose pareille, je ne te l'ai par quiconque fait dire »². L'analyste n'accuse pas l'autre de l'avoir dit et il ne le soutient pas non plus lui-même ; il ne le prend pas à sa charge et pourtant il ne s'en lave pas les mains ; c'est lui qui a fait offre d'analyse, même si c'est l'analysant qui l'a demandé. Offre et demande ne répartissent d'ailleurs pas les rôles de façon univoque : l'analysant s'offre au processus d'analyse et l'analyste lui demande de suivre la règle. Mais alors où est la matière à traiter ? Pas seulement chez l'analysant. « Nul ne peut être tué *in absentia* ou *in effigie* ». L'analyste accepte de servir de matière à traiter et à tuer symboliquement le cas échéant. Le désir de l'analyse est confronté à une question sans réponse : la matière à traiter n'est pas plus chez l'analysant que chez l'analyste et la forme qu'il s'agit de lui donner n'est pas plus chez l'analyste que chez l'analysant. Le transfert ouvre un champ de réflexion : où est la matière à analyser ? Et quelle forme lui donner ?

La psychanalyse lacanienne se caractérise par l'invention de l'objet a. Inventer l'objet a, c'est mettre en place ces quatre types de réflexion en mettant à jour le point vide, le rien qui empêche de clôturer chacune de ces quatre réflexions.

*

Quatre formes de l'objet a

Première forme de l'objet a. L'analysant peut compter ses séances ou ses rêves. L'analyste peut compter les éclats de signifiant. Le traumatisé peut compter ses rêves traumatiques. Le collectionneur peut compter ses objets, toujours les mêmes et toujours différents. Il s'agit là d'objets parfaitement sensibles et représentables. Par là, ils sont effectivement comptables. Mais ces objets de collection, rêves signifiants, fantasmes, symptômes, etc. ne tiennent que par rapport au désir. Ils tiennent lieu de l'objet cause du désir. Ils ne sont pas encore l'objet cause du désir lui-même. Pour chacun de ces objets et aussi loin que je poursuis ma répétition, je peux dire : « c'est pas ça ce que je voulais », « c'est pas l'objet cause du désir ». À travers la diversité des symptômes qui se répètent, ne fait que se dire l'impossibilité de toucher ce fameux « objet cause du désir ». À chaque fois, je pourrais répéter : « c'est pas ça ce que je voulais » et ce ne sera jamais ça. Dans la diversité des objets ou des formations de l'inconscient qui se répètent, s'affirme la place

² AE p.492.

uniforme et vide de toute représentation de l'objet que je voulais. Je ne peux strictement rien dire de cet objet que je voulais, il n'est pas représentable et il n'est pas comptable. D'où peut-on le trouver ? D'où peut-on le construire ? On *pense* qu'il existe un objet cause du désir et dont les objets répétés sont des tenants lieu. Cet objet cause du désir est un objet de pure pensée, une création de la pensée qui n'a pas besoin d'être consciente pour faire apparaître cette collection indéfinie et infinie d'objets. Ce serait enfin le bon objet pleinement satisfaisant, le bon sein. Mais il ne sera jamais là et je ne peux même pas l'imaginer. Ce pur objet de pensée, cet « être de raison » n'est rien de sensible, je ne puis donc strictement rien en percevoir, rien en représenter. Et pourtant c'est bien un « être », un pur être non représentable, un être de pensée, qui ne peut être pensé que comme unique : on dira « l'objet cause du désir ». La pensée construit cet être sans pouvoir rien en dire, sans pouvoir rien en représenter : il est parfaitement uniforme. On pourrait bien sûr nommer cet objet « le bon sein » et le mettre en rapport de coupure avec l'orifice buccal. Mais ledit « bon sein » n'a ni goût ni odeur ; toute qualité sensible le fait virer au mauvais sein qui provoque le dégoût et la nausée. Le sein représenté et imagé est toujours le mauvais sein, « ce n'est pas ça que je voulais ». La métaphore orale pour dire la première forme du rien ou de l'objet a nous égare si nous ne la reconduisons pas à sa logique de répétition qui crée, par la pensée, non pas un phénomène, mais le pur noumène, ce qui nous mène au niveau du désir selon sa cause très hypothétique. On a l'habitude de penser la première forme de l'objet a comme « oral » et de penser que c'est la phénoménologie de certaines addictions qui le caractérise, la cigarette, la bouteille et autres drogues par prise orale. Pourtant ce n'est pas cette phénoménologie qui est essentielle, au contraire elle voile la place vide de cet « objet cause du désir » impossible à saisir dans le phénomène. L'objet oral peut ainsi se camoufler derrière toutes les phénoménologies orale, anale, phallique, scopique, vocale... pourvu que le camouflage tienne, c'est-à-dire qu'il nous présente un représentable parfaitement imaginable en perspective de l'impossible objet cause du désir, lui impossible à imaginer.

La deuxième forme de l'objet part d'un sensible bien concret pour l'annihiler par un sensible de sens inverse. Parler, se taire. Dire une chose, dire son contraire. Mais ce conflit constitutif d'un rien ne se réduit pas à la phénoménologie de la parole. Ou mieux : en comprenant la structure même du rien construit à partir du conflit cherchant l'accord, on verra mieux l'importance de cette forme du rien dans la pratique analytique. Puis-je sentir mon analysant ? Et peut-il me sentir ? L'odeur est neutralisée par un parfum supposé contraire, par un déodorant. Les deux puent tout autant l'un que l'autre, mais ensemble le conflit est arrangé en une neutralité harmonique. Le symptôme, au sens freudien de compromis, est ainsi un assemblage de deux tendances conflictuelles qui parviennent à se neutraliser dans une immobilité harmonique. J'accélère et je freine en même temps ; le résultat est là très concret : je reste sur place avec une belle dépense d'énergie d'ailleurs ; j'ai bien construit un rien par l'opposition de deux forces de direction opposée. La première forme de l'objet a se présente ainsi comme le résultat d'une annulation rétroactive³. Amour haine qui se neutralise. On pourrait multiplier les

³ Le mécanisme est bien illustré par un patient de Freud ; dans le parc de Schönbrunn, il avait heurté une branche barrant le chemin et il l'avait lancée dans la haie ; sur le chemin du retour, il pensait qu'elle dépassait peut-être de la haie et pourrait causer un accident, il retourna en hâte dans le parc pour la remettre dans sa position initiale (GW IX p.166).

exemples de deux forces conflictuelles qui viennent se neutraliser pour réaliser un certain accord. Il suffit toujours d'opposer une qualité sensorielle à son exacte contrepartie : un degré de chaleur à son degré de froideur correspondant, une matière à son antimatière, un don à son antidon. C'est le bâton fécal qui est valorisé en sa formation comme témoignant de l'amour de celui qui l'a produit, mais il se dévalorise aussitôt comme produit inerte, déchet sans aucune valeur dont on se débarrasse avec haine. L'ambivalence en opposant deux vecteurs égaux de direction opposée a bien mis en place un néant de mouvement et de formation, une inhibition. À un investissement sensible s'oppose le contre-investissement sensible qui le neutralise parfaitement, c'est le mécanisme même du refoulement originaire selon Freud. On pourra nommer cette première forme du rien l'objet anal, mais cela ne servirait à rien si nous n'y voyons que la matière fécale et ses substituts symboliques comme l'argent. Car ce qui compte c'est bien que le mouvement d'opposition et de conflit inhérent à ladite matière. Et cette réflexion impliquant l'irréductible conflit et son accord dans l'annulation est inhérente à la pratique de la parole telle qu'elle est instituée dans la pratique analytique. L'objet anal part bien que quelque chose de parfaitement palpable et il réalise un rien par opposition de deux qualités sensibles, pourvu qu'on ne le réduise pas à l'anatomie anale ou à ses substituts classiques, car on trouve ledit objet anal au cœur d'une phénoménologie orale (chez l'anorexique mental par exemple), d'une phénoménologie scopique (chez le voyeur qui s'efface par exemple), d'une phénoménologie vocale (dans la dissonance conflictuelle qui aboutit à l'accord parfait et au silence où tout s'annule).

La troisième forme du rien. On pense pouvoir distinguer ce qui relève de l'intériorité du psychisme et ce qui relève de l'extériorité du déterminisme physique. Du point de vue d'une logique formelle, tout pourrait être mis en place *more geometrico* sous l'oeil de Dieu. Mais les choses ne se laissent pas cerner ou mettre en boîtes par la théorie. Cette absence de compréhension ouvre un espace complètement vide, l'espace du regard qui engloutit tout objet et toute compréhension. Je rappelle l'approche de cette forme du rien dans le séminaire XI. Le jeune intellectuel Lacan n'avait d'autre souci que de *compléter* sa théorie par quelque pratique directe. Parti en Bretagne sur un bateau de pêcheurs, il se fait interpeller par l'un d'eux, « le nommé Petit-Jean », qui lui montre une boîte à sardines flottant à la surface des vagues. « Elle miroitait dans le soleil. Et Petit-Jean me dit – *Tu vois, cette boîte ? Tu la vois ? Eh bien, elle, elle te voit pas ?* »⁴. La boîte à sardines peut donc servir indiquer cet espace vide sans compréhension de l'objet ; mais pas seulement ; Lacan en jeune intellectuel faisait « tableau d'une façon assez inénarrable », autrement dit qu'il faisait « tache dans le tableau ». Le regard est représenté par la boîte à sardines qui ne peut voir ni comprendre quelque chose (elle est hors théorie) aussi bien que par le jeune intellectuel qui, comme ladite boîte, ne peut voir ni comprendre quelque chose, car sa théorie ne mord pas sur le monde des pêcheurs bretons. La boîte et l'intellectuel n'ont tous deux aucun point d'accrochage pour comprendre ce qui s'offre à voir. Et c'est le manque de ce point d'accrochage substantiel qui fait leur caractère commun. Ils représentent l'intuition vide de toute conceptualisation possible. On peut l'approcher encore par l'intermédiaire du miroir. Sur un mur objectif bien concret, *concrete* en béton, plaçons un miroir : le miroir crée un trou dans le mur et, malgré le mur, tout un espace vide s'ouvre derrière le miroir. Si vous vous placez entre deux miroirs parallèles, vous ouvrez un espace infini. Bien sûr, quelques objets se précipitent pour remplir l'espace infini. Là n'est pas l'important ; c'est

⁴ Lacan, *Les quatre concepts...*, p.89

d'abord un espace vide, sans aucun objet, hors préhension d'un objet, hors compréhension. Il est tout fait pour avaler tout ce qui se présente à lui, y compris l'image de celui qui regarde le trou. Le stade du miroir use de ce trou du miroir pour le remplir de l'image de l'enfant. Peu importe, ce qui compte c'est le trou qui se creuse dans la réalité concrète pour faire apparaître l'espace comme condition de possibilité de tout objet, comme réceptivité absolue. C'est précisément la place qu'il faut garder vide, même si le sujet y est appelé. Que reste-t-il alors ? Non pas vraiment un rien, mais un vide de pure possibilité, à vrai dire un questionnement de l'espace pur : « la topologie n'est-ce pas ce n'espace... »⁵. Cette forme de dire le rien pourra être nommée objet scopique ou regard. Mais cela ne servirait à rien si ce regard était imaginé comme le point de vue de tel ou tel spectateur subjectif, comme le mauvais œil d'un envieux ou encore comme un schéma optique où les lentilles, miroirs et écrans définissent des images d'objet, fût-ce l'image d'un soi-disant regard. Le regard est ce qui échappe à toute compréhension et est par là l'espace d'ouverture.

La quatrième forme du rien est « la seule qui se tient avec rigueur »⁶, dit Lacan. Le troisième rien traçait les lignes de possibilité de l'objet et de la réalité. C'était un « rien » en attente de ce qu'il rend possible. Rien peut-être, mais ne vous en faites pas, il y a quelque chose qui va venir combler le trou. De rien à ce qui peut être (cf. « rien peut-être » dans *L'identification*⁷). Mais au « rien peut-être », Lacan oppose radicalement « peut-être rien ». Ce rien est absolu en tant qu'il est l'impossibilité et c'est beaucoup plus inquiétant : hors du champ de la possibilité, s'arrache l'impossibilité radicale qui contredit toute possibilité et détruit le champ des possibles. C'est la limitation radicale du grand Autre et de son savoir, il ne parvient pas à se soutenir dans l'absoluité qui pourtant devrait être la sienne⁸. Le grand Autre barre tout jusques et y compris les conditions de possibilité, y compris l'espace des possibilités. Tout le cercle des équivoques propres à l'interprétation⁹ est soutenu par une impossibilité radicale ; il renvoie à un rien, comme contradiction absolue de tout ce qui pourrait nous être donné

⁵ Lacan, *L'Étourdit*, AE p. 472.

⁶ *L'identification*, 28 février 1962, ALI p.156-157.

⁷ « Peut-être » est la possibilité. « Rien » est l'impossibilité. Lacan oppose dans la séance du 7 mars 1962 le peut-être et le rien. « Rien peut-être » : à partir du rien comme manque de quelque chose, peut s'ouvrir le champ de la possibilité, à partir d'un lieu vide de tout message, à partir du grand Autre peut s'ouvrir le champ pour y mettre des mots ; un tel rien inhérent à l'Autre est la condition de la possibilité fondamentale ; condition de toute apparition, il correspond à la troisième forme du rien.

⁸ « L'impuissance de l'Autre à répondre tient à une impasse, et cette impasse, nous la connaissons, s'appelle la limitation de son savoir. Il ne savait pas qu'il était mort, qu'il n'est parvenu à cette absoluité de l'Autre que par la mort non acceptée, mais subie, et subie par le désir du sujet » (*L'identification*, 21 mars 1962, ALI p.197). Lacan fait allusion au rêve du père mort rapporté par Freud dans la *Traumdeutung*. Rêve présenté comme absurdité : « un homme qui avait soigné son père lors de sa maladie et avait gravement souffert de sa mort fait, quelque temps après, le rêve insensé suivant : *son père était à nouveau en vie et parlait avec lui comme autrefois, mais* (ce qui est remarquable) *il était pourtant mort et simplement il ne le savait pas*. On comprend ce rêve si après "il ne le savait pas" on complète : que le rêveur avait ce souhait » (OC IV p.478)

⁹ *Autres Écrits*, p.490 et suivantes.

dans la réalité. On pourrait qualifier cette quatrième forme du rien comme « voix ». Mais cela ne servirait à rien si l'on entend par là une manifestation phénoménale¹⁰. La voix, approchée par l'examen du schofar dans *L'angoisse*, a pour fonction de laisser « entièrement ouverte et en suspens la notion du désir » et elle « nécessite sa perpétuelle remise en question ». Sans cette forme radicale du rien, « nous ne pouvons que nous égarer dans le réseau infini du signifiant, ou alors retomber dans les voies les plus ordinaires de la psychologie traditionnelle »¹¹. Il ne s'agit pas de rattacher la voix à l'opposition intérieur/extérieur et à la topologie des surfaces (y compris la transformation d'une surface unilatère en surface bilatère et réciproquement). Il s'agit de « l'instauration progressive pour le sujet de ce champ d'énigmes qu'est l'Autre du sujet »¹². Ce champ d'énigmes n'est pas réductible à la mise en place de l'espace du côté du regard. Lacan reconnaît bien la fonction du regard pour mettre en place « le support le plus satisfaisant de la fonction du désir, à savoir le fantasme » et ce support « est toujours marqué d'une parenté avec les modèles visuels »¹³. Mais ici, il ne s'agit pas simplement de *support* du désir, mais bien du désir lui-même. C'est passer de la troisième forme d'objet a (le regard) à la quatrième (la voix). Le rien est ici la ruine du fantasme lui-même. « Si la voix au sens où nous l'entendons a une importance, ce n'est pas de résonner dans aucun vide spatial. La plus simple immixtion de la voix dans ce que l'on appelle linguistiquement sa fonction phatique – que l'on croit être du niveau de la simple prise de contact, alors qu'il s'agit de bien autre chose – résonne dans un vide qui est le vide de l'Autre comme tel, l'*ex nihilo* à proprement parler »¹⁴. L'*ex nihilo* par excellence est le cœur vide du grand Autre : « il est de la structure de l'Autre de constituer un certain vide, le vide de son manque de garantie ». Pourquoi cette insistance à dégager ce rien absolu ? Par ce rien absolu, nous avons contredit toute façon de nous situer, nous sommes dans l'errance.

*

Quatre formes de topologie

1. Quand il s'agit de préciser l'objet comme cause du désir, nous expérimentons que nous ne le trouvons jamais dans la clinique. À sa place se présente toute une série de leurres, d'attrapes, de répétitions de phrases, de signifiants... À chaque fois, ce qui s'impose « c'est pas ça ». Le moulin des répétitions va trop vite et l'analysant est endormi par le ronron de ce qui n'est de toute façon pas ça, même si c'est la consistance même de ce qui peut s'observer, se palper dans l'analyse. Ces répétitions s'opposent à ce qui serait enfin ça, à l'objet cause du désir, qui n'existe pas, qui n'a aucune consistance. Le tore, bien consistant, a cette particularité de tourner autour de son trou axial qui n'a

¹⁰ Comme un ensemble d'ondes, d'harmonies ou de tessiture sortant par la bouche, ou comme un phénomène sonore enregistrable, ou encore comme les « voix » entendues par le psychotique.

¹¹ *L'angoisse*, p.286.

¹² *L'angoisse*, p.290.

¹³ *L'angoisse*, p.291.

¹⁴ *L'angoisse*, p.318.

aucune consistance et qui n'existe que par l'opération des répétitions des demandes. Avec le tore, nous avons ainsi d'une part une série infinie d'objets sensibles, représentables et d'autre part une pure idée, un pur noumène, un objet purement irréprésentable, sans consistance qui mène la danse des objets sensibles. Supposons le rêve de la spirituelle bouchère et la ronde infinie de ses demandes orales, elles tournent autour d'une pure idée irréprésentable : la satisfaction de l'insatisfaction du désir.

2. L'objet anal oppose deux caractères sensibles contraires ; par là, il est un objet certes créé à partir de deux sensibles (deux mouvements de sens opposés), mais il n'est ni l'un ni l'autre ; par leur composition, il ne reste que rien. Du point de vue des sensibles, c'est un *ens*, mais par leur composition, il ne reste qu'un *nihil*¹⁵. C'est une coupure, comme la coupure de Dedekind : un nombre réel est une coupure qui sépare deux suites de nombres rationnels ; par exemple, racine carrée de deux est définie comme la coupure qui sépare les nombres ayant un carré inférieur à deux et les nombres ayant un carré supérieur à deux. La coupure est définie par ces deux ensembles qui se composent pour former le point coupure sur la droite des nombres réels positifs. La coupure d'une ligne est un point, la coupure d'une surface est une ligne, la coupure d'un volume est une surface, etc. A) La coupure comme ponctuation, dans une séance de psychanalyse par exemple, apparaît comme ponctuelle sur la ligne de ce qui se dit et elle se constituerait comme l'opposition d'un déjà dit et d'un non-dire (ce qui viendra après) ; en elle-même, elle dit rien, elle est un moment de suspension (je reviendrai plus loin sur la coupure ponctuelle). B) La coupure linéaire sépare deux morceaux de la même surface. Pour cette séparation, la ligne doit être fermée. Supposons un rêve à caractère anal typique : ma belle robe blanche est maculée de merde, il y en a partout. Le rêve sépare sur la même surface, la partie immaculée et la partie maculée ou encore la partie aimable et la partie haïssable. C) On peut aussi envisager la coupure comme la coupure d'un volume ; la coupure apparaît alors comme la surface qui sépare deux volumes ; ainsi la surface torique sépare l'intérieur et l'extérieur du tore. Cette coupure envisage les objets courants et l'objet a comme deux espèces du genre objet. Mais l'objet cause du désir n'a aucun volume. Nous ne pensons le volume que comme réceptacle de choses en soi, c'est-à-dire dans un cadre ontologique réaliste contraire à l'expérience de l'analyse. Analyser la coupure entre le sensible (le plus clinique au sens d'observé) et l'irréprésentable (le plus clinique au sens de l'idée directrice de la clinique, c'est l'objet oral) c'est d'abord voir qu'ils sont de la même étoffe, et la coupure de l'étoffe est une ligne.

3. Il s'agirait dans la psychanalyse de prendre en compte ce qui ne se comprend pas. Ne pas comprendre nous enjoint à mettre en suspens la vision que nous pouvons avoir des choses. La vision géométrique se trouve mise en question par ce qu'on appelle le regard : la théorie et l'application pratique de la théorie échouent pour laisser la place à une réceptivité, à une sensibilité sans juger. La question de l'objet scopique ne consiste pas à situer un regard dans la clinique qui sait, mais de remplacer la clinique qui sait par la question du regard qui s'abstient de tout jugement. Le rêve « ne pense, ne calcule, ne juge absolument pas, mais se borne à ceci : donner une autre forme »¹⁶. Le regard c'est l'ouverture de cet espace de transformation, sans pensée, sans calcul, sans jugement.

¹⁵ Cf. le « lapsus » récurrent dans *L'identification* où Lacan persiste à parler d'*ens privativum*, alors qu'il s'agit de *nihil privativum* (chez Kant du moins).

¹⁶ *L'interprétation du rêve*, OC IV p.558.

C'est un espace où l'opposition de l'intérieur et de l'extérieur est mise en question. Lacan évoque l'histoire d'un ivrogne sur la place de la Concorde qui tâtant les barreaux de l'Obélisque s'écrie : « les salauds, ils m'ont enfermé ». Il suffit de se retourner et, adossé à la grille, de voir s'ouvrir l'espace vide de tout objet, l'espace de liberté. C'est l'espace des surfaces unilatères, dont le cross-cap. L'espace scopique du regard est vide de tout contenu, de toute compréhension, de tout jugement. C'est un espace vide, condition de possibilité de l'apparition d'un objet.

Ces trois objets constituent trois formes de dire le rien ; elles opèrent l'une par rapport à l'autre. Dans la transformation du tore (objet oral) en cross-cap (objet scopique) par l'intermédiaire de la coupure (objet anal), nous avons pu mettre en place les conditions de possibilité qui structure le champ du réel qui supporte toute la réalité (schéma R). Les trois fonctionnent de concert pour structurer le champ de la réalité et créer les conditions de possibilité de toute réalité (y compris ses déformations délirantes). Par exemple, le champ du réel vaut comme cross-cap à condition qu'il soit structuré par l'imaginaire (qui vaut comme tore) accouplé au symbolique (qui vaut comme coupure) (R par rapport à I-S). Mais on pourrait dire aussi, la coupure (comme symbolique) vaut parce que la bande de Moebius se réduit à elle quand elle se sépare de tout imaginaire (I par rapport à R-S). Et enfin, la coupure (linéaire) ne vaut que comme constituée par rapport à l'opposition de deux surfaces (S par rapport à R-I).

4. En deçà des conditions de possibilité de toute réalité et irréalité, il reste la question de l'impossibilité. La quatrième forme du rien, la seule qui se tient avec rigueur, se définit par l'absence des conditions de possibilité de l'imagination : si la surface est la condition de la pensée l'être parlant, nous devons envisager ce qui contredit la surface elle-même. Nous n'avons plus les conditions de possibilité pour nous situer, nous n'avons plus le point d'appui d'une surface (unilatère ou bilatère) sur laquelle pourrait s'exercer la coupure. Nous n'avons plus que la ligne *sans surface*. À la place de la possibilité de l'objet vrai sur lequel on peut compter, nous n'avons plus que l'errance dans un rien radical. Le rêve est la porte de l'errance qui dépasse les possibilités de la mise en place du vrai. « Le mieux est d'acquitter (*frei machen*) les rêves »¹⁷, de leur donner la liberté qui décolle de la grille de l'Obélisque. Cet espace de liberté n'est pas ce qui pourrait se réaliser (les conditions de possibilité), c'est l'errance sans surface porteuse. C'est dans ce rien radical qu'apparaissent les trois autres formes de rien comme des défauts dans la pureté du Non-Être¹⁸. C'est le lieu où s'articulent les trois autres formes de topologie.

Les rêves évoqués ne témoignent pas d'une classification des rêves qui seraient en soi oraux, anaux, scopiques, vocaux, mais d'une quadruple lecture qui s'impose pour chaque rêve. Les quatre formes d'objet a et les quatre formes de topologie renvoient à une façon unique de soutenir le discours psychanalytique et de l'articuler en quatre moments. S'impose maintenant la question du rapport qu'il peut y avoir entre la topologie des surfaces et la topologie des noeuds, ou autrement dit entre la possibilité et l'impossibilité.

¹⁷ *L'interprétation du rêve*, OC IV p.674.

¹⁸ « Je suis à la place d'où se vocifère que "l'univers est un défaut dans la pureté du Non-Être". Et ceci non sans raison, car à se garder, cette place fait languir l'Être lui-même. Elle s'appelle la Jouissance, et c'est elle dont le défaut rendrait vain l'univers » (*Écrits* p. 819)

*

Pour une clinique borroméenne

La consistance du tore se soutient comme imaginaire. La coupure fermée fait apparaître un trou symbolique. Le cross-cap présente le réel qui soutient toute la réalité. Tore, coupure, cross-cap se laissent saisir comme imaginaire, symbolique et réel. Et ce qui compte c'est l'articulation des transformations entre les trois, soit les manoeuvres topologiques qui passent du tore au cross-cap par l'intermédiaire d'une coupure/couture (où se comprend le sens de la négation non pas comme une simple opposition logique, mais comme une modification de l'organisation générale, non pas comme une simple mise en forme, en cases prédéterminées, mais comme modification de la structure).

À partir de là, quelle est la nécessité d'aller plus loin, de passer à la clinique borroméenne ?

Nous sommes partis de quatre réflexions premières qu'il s'agit de soutenir, comme quatre formes de rien ; penser ce rien lui donne chaque fois une consistance, la consistance de la demande, la consistance logique de l'opposition oui/non, la consistance de la possibilité d'un changement dans ce qui s'offre à nous à partir de ce qui supporte toute notre réalité. Tout tourne encore autour du possible fantasmé. Nous sommes menés par le fantasme, par les conditions de possibilité : que pourrait devenir notre analysant ? Quelles solutions à ces problèmes ? Etc. Mais ce possible dont nous nous berçons n'est pas : l'idée cause du désir n'existe pas et elle est inapte à fonder le tore, l'opposition entre le oui et le non n'existe pas et la négation est inapte à fonder la coupure, la possibilité de changement de structure ne se réalise pas concrètement. Il ne s'agit pas de fonder la réalité, mais d'ouvrir le champ d'irréalité à partir de notre façon de penser, c'est-à-dire d'errer. Il s'agit justement de rencontrer le réel à partir de l'impossible. Comment trouver l'impossible sous-jacent au tore ? L'impossible sous-jacent à la coupure ? L'impossible sous-jacent au cross-cap ?

Comment comprendre que chacun des trois est constitué à partir de l'impossible¹⁹, c'est-à-dire à partir de l'errance de la pensée ?

1. Le tore est constitué par le faux trou, c'est-à-dire par la métaphore qui laisse passer le « sacré déplacement »²⁰, fort différent des petits déplacements qui progressent de point en point. On ne rencontre pas une multitude de métaphores dans l'analyse, sauf exercice forcé. Une métaphore sert à faire passer la lamelle et la vie sexuelle et on s'en contentera.

2. Le point de coupure sur une droite, sur une ligne (la « ponctuation ») est impossible. La ponctuation n'est que le coinçage d'un point par une approche au moins

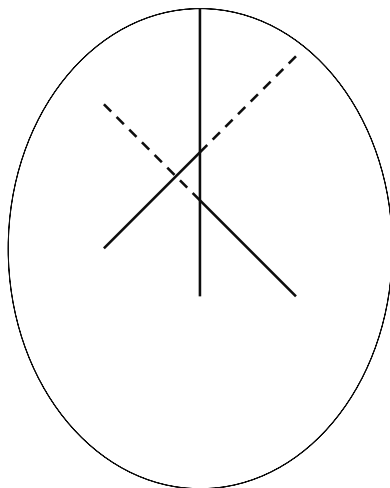
¹⁹ On peut comprendre l'impossible de plusieurs façons : l'impossible comme incomplet (ce qui est en dehors du tore), l'impossible comme inconsistant (ce qui associe les deux côtés incompatibles de la coupure, de la négation), l'impossible comme indémontrable (est-ce intérieur ou extérieur).

²⁰ *Radiophonie*, AE 420.

triple : à la dérive métonymique du discours de l'analysant, il faut rajouter la dimension métaphorique des associations sous-jacentes et l'approche de l'écoute de l'analyste. La coupure linéaire dans la surface du tore ne transformera la surface que si elle a la forme d'un huit intérieur qui sert à la fois de bord à une bande de Moebius et à la rondelle supplémentaire : le trou de la coupure peut être rempli par deux choses fort différentes présentant respectivement le sujet (surface unilatère) et l'objet a (surface bilatère).

3. Quelle est l'ek-sistence de la réceptivité, de la sensibilité, du regard par rapport à une compréhension où tout se laisse insérer en case ? La bande de Moebius. Mais celle-ci, en elle-même, se réduit à une coupure sans surface. Pourquoi l'exposé des transformations fondamentales dans la topologie des surfaces ne suffit-il pas ? Pourquoi faire apparaître la réduction de la bande de Moebius à un rond fermé ? On peut certes s'arrêter quand on a fait un bricolage satisfaisant quant à son contenu. Lacan prolonge l'exposé de la topologie des surfaces avec l'analyse de la fin du tore névrotique²¹ dont chacun peut se contenter s'il le veut. Mais les bénéfices de l'analyse ne se soutiennent que d'un « second dire » qu'ils laissent oublié²². Suit une bascule : on passe à la topologie des noeuds (l'interprétation des trois équivoques articulées borroméennement). La fin de l'analyse comme mise à plat du tore névrotique dans la topologie des surfaces ne donne qu'une solution satisfaisante : on peut arrêter, on est content. La topologie des surfaces donnait le processus comme tâche finie, mais la topologie des noeuds ouvre le processus comme une erre infinie.

4. Quel sera alors le développement topologique du seul rien qui tienne avec rigueur ? La topologie des noeuds se présente par une mise à plat ; autrement dit, la quatrième forme du rien ne s'expose qu'en convoquant les trois autres formes du rien. La topologie des noeuds s'expose par la projection sur une surface. Partons de la surface du cross-cap et de deux lignes qui traversent la ligne de croisement :



²¹ AE 487.

²² AE 488.

Dans la mise à plat, ces deux lignes se croisent ; pourtant sur le cross-cap, elles ne se croiseront jamais. Bien plus, elles se présenteront alternativement l'une au-dessus de l'autre ; il suffit de faire glisser les droites verticalement ; avec un point limite, où elles se présentent comme se croisant. La mise à plat du noeud implique ces « croisements » qui n'en sont pas. Tous les « croisements » alternent les dessus-dessous et admettent la position neutre où les deux lignes sont supposées se rabouter. L'errance des lignes suppose donc « l'erreur », le « lapsus » de noeud sous deux formes : inversion dans le dessus-dessous, raboutage de deux lignes.

Ainsi les trois formes de rien ont tendance à se constituer en continuité, autrement dit, les trois dit-mensions ont tendance à se rabouter pour former un noeud de trèfle. L'angoisse réelle conduit à son traitement symbolique ; le fonctionnement symbolique conduit à une signification imaginaire ; et l'imaginaire devrait conduire au réel (mais ce dernier point échoue bien naturellement). Il se construit ainsi le trèfle rompu (un noeud simple dans une corde). On peut dès lors placer les quatre objets a dans le schéma du trèfle rompu : l'objet anal (le réel traité par le symbolique) équivaut à la jouissance phallique, l'objet oral (le symbolique aboutissant à l'imaginaire) équivaut à la jouis-sens, l'objet scopique (l'imaginaire devant aboutir au réel) équivaldrait à la jouissance Autre, mais il n'y a pas d'Autre et il ne faudrait pas que cette jouissance soit celle-là. L'objet a central est l'objet vocal jouant tout à la fois de l'objet anal, de l'objet oral et de l'impossibilité de l'objet scopique.

La correction est un nouveau nouage qui rétablit la structure trop rapidement mise en continuité (le nouage borroméen de trois ou quatre trèfles).

Mais un autre type d'opération peut consister à « corriger » les inversions dessus-dessous (ces inversions oublient la structure de l'écoute dont nous sommes partis). Ce type d'opération est en jeu notamment dans la nomination, le noeud borroméen à quatre et la constitution du faux trou, lui-même constitutif de la métaphore, elle-même constitutive du tore de l'objet oral, lui-même constitutif de l'écoute de la répétition.